

Davies, Mortin R. et Lewis, Vaughan A., *Models of Political Systems*, MacMillan Press Ltd, Toronto, 1971, 182 p.

Jacques Hamel

Volume 5, numéro 3, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700468ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700468ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J. (1974). Compte rendu de [Davies, Mortin R. et Lewis, Vaughan A., *Models of Political Systems*, MacMillan Press Ltd, Toronto, 1971, 182 p.] *Études internationales*, 5(3), 563–564. <https://doi.org/10.7202/700468ar>

riches par leur contribution à la critique des sociétés capitalistes que par leur apport positif au renouvellement de la sociologie. Pas plus que Gouldner, Birnbaum n'a encore réussi à formuler une solution d'alternative à l'approche « objective et neutre » des structurofonctionnalistes et des behavioristes américains. Cependant, il n'est pas interdit de penser qu'il puisse y parvenir et déjà, dans un ouvrage subséquent, *Towards a Critical Sociology* (Oxford Univ. Press, 1971), il accomplit de notables progrès en ce sens. Les instruments ne sont pas encore forgés mais l'objectif est clairement tracé : créer à côté de la sociologie « conventionnelle » axée sur la notion d'intégration une sociologie « radicale » fondée sur la notion de conflit.

Micheline de SÈVE

Université Laval

DAVIES, Morton R. et LEWIS, Vaughan A.,
Models of Political Systems, MacMillan Press Ltd, Toronto, 1971, 182p.

En écrivant ce petit ouvrage, Davies et Lewis n'avaient pas de grandes prétentions. Ils ont essentiellement voulu « offrir une introduction sur les efforts contemporains de construire des modèles pour faciliter l'analyse comparative des systèmes politiques dans les États-nations d'aujourd'hui » (page IX de l'introduction). Ce livre constitue en fait une entrée en matière *très générale* à l'approche contemporaine de la science politique. Il s'adresse avant tout aux étudiants dans l'espoir de les encourager à poursuivre plus avant leurs réflexions dans cette jungle de modèles applicables en science politique. Ainsi, les quatre parties du livre ne donnent lieu à aucune analyse en profondeur. Les deux auteurs se bornent à esquisser quelques grandes orientations, à brosser à grands traits le tableau de la science politique contemporaine.

La première partie fournit une brève perspective historique des tendances générales en science politique. À grands traits, les auteurs soulignent la désaffection – avant la Deuxième Guerre mondiale – des politologues à l'égard d'une certaine science politique rattachée à

l'étude de l'État, à ses institutions, aux constitutions. L'analyse politique moderne est née le jour où les politologues ont débordé l'étude de ce cadre juridique étroit pour s'intéresser à la structure sociale de l'État, au contexte social dans lequel les institutions et constitutions opéraient. La recherche pour une nouvelle science politique avec cette insistance sur les structures et fonctions du comportement politique apparaît nettement après la Deuxième Guerre mondiale. L'apport fondamental introduit par cette nouvelle génération de chercheurs pour faire de la science politique une discipline plus systématique est l'introduction du concept de « système ». La vie politique est dès lors vue comme un système ou un ensemble de systèmes en interaction ouvert aux influences extérieures. Le concept de système est utilisé comme un concept analytique et non nécessairement pour décrire ou refléter un système concret. C'est le point de départ de l'analyse politique moderne. Simultanément, apparaissent un nouvel ensemble de concepts pour l'analyse politique. Davies et Lewis mentionnent que parmi les plus importants, il y a ceux de système politique, de rôle, de culture politique, de structure politique et de socialisation politique.

La deuxième partie considère quelques-unes des tentatives qui ont été effectuées pour définir ces concepts et formuler des hypothèses en vue de l'examen « systématique » du système politique. Ils en retiennent quatre qui constituent autant de brefs chapitres : les analyses de G. A. Almond, David Easton, David Apter et Karl W. Deutsch. Il ne s'agit aucunement d'une quelconque retranscription de textes écrits par ces quatre chercheurs, mais essentiellement d'une tentative de définir et caractériser à grands traits le cadre général de recherche de chacun des quatre auteurs concernés. Ainsi, Davies et Lewis se bornent à exposer quelques-uns des concepts clés que chacun utilise et à présenter globalement leur modèle d'analyse, plus précisément leur conception de la nature du système politique. Suit une très brève conclusion où les deux auteurs soumettent quelques remarques – trop générales disons-le – sur les similarités et différences entre ces différentes conceptions du système politique. Notons en particulier que le choix des quatre auteurs n'est à aucun moment justifié dans l'ouvrage de Davies et Lewis ; devons-nous considérer l'é-

chantillon retenue comme représentatifs de la « science politique moderne » auquel cas des critères de sélection s'imposent ? Ou devons-nous plus modestement considérer qu'il ne s'agit là que d'illustrations choisies en fonction de l'intérêt des deux auteurs ?

Les troisième et quatrième parties identifient quelques-uns des schémas les plus connus qui aient été produits depuis quelques années pour comparer les systèmes politiques actuels. Les deux auteurs exposent brièvement les modèles de E. A. Schills sur la modernisation politique, de G. A. Almond sur la culture politique, de R. A. Dahl sur le pouvoir et, finalement, de H. D. Lasswell sur l'influence. Davies et Lewis soulignent qu'ils n'ont pas l'intention de faire une évaluation critique de ces différents schémas, ni même de tenter une quelconque synthèse de ces différentes conceptions, malgré le pressant besoin qui se fait sentir à cet égard actuellement.

Ils exposent ainsi eux-mêmes les raisons qui font à notre avis la faiblesse majeure de cet ouvrage.

Jacques HAMEL

*Assistant de recherche,
Science Politique,
Université Laval*

PIEKALKIEWICZ, Jaroslaw A., *Public Opinion Polling in Czechoslovakia, 1968-69, Results and Analysis of Surveys Conducted During the Dubcek Era*, (Intr. de B. BEDE) Praeger, (Praeger Special Studies in International Politics and Government), New York, 1972.

Que l'auteur répugne à dévoiler comment il a pu obtenir copie des tableaux de distribution de données dont il fait état dans ce livre se comprend aisément. Qu'il maintienne également le silence sur quelques sondages « indépendants » dont il dispose, passe encore, même, si pour la plupart, leurs résultats furent diffusés par l'agence C.T.K. ou par des publications tchécoslovaques telles *Rudé Právo*, *Reporter* ou *Politicka*. Mais qu'il pousse la réserve jusqu'à taire la provenance de tous les sondages qu'il utilise paraît injustifié, dès lors que plu-

sieurs d'entre eux ont déjà été clairement identifiés, en particulier dans l'article d'Ithiel de Sola Pool, « Public Opinion in Czechoslovakia » (*Public Opinion Quarterly* 34 (1), printemps 1970, pp. 10-25). La période couverte diffère légèrement : de mars 1968 à mars 1969 chez Piekalkiewicz ; de janvier 1968 à mars 1969 chez de Sola Pool. Mais pourquoi se draper de mystère quand plusieurs des sondages présentés sont manifestement attribuables à l'Institut tchécoslovaque d'opinion publique, dirigé par le Dr Jaromira Zapletova et furent menés dans la plus stricte légalité, au vu et au su de tous ? Ainsi, de Sola Pool (p. 15) et Piekalkiewicz (p. 268) présentent des tableaux identiques comparant la courbe de popularité des principaux leaders politiques du Printemps de Prague à l'exception d'un seul sondage supplémentaire qui permet à ce dernier de prolonger ses propres courbes-mystère de décembre 1968 à mars 1969. De même, il nous a été facile de reconnaître les échantillons et les dates des sondages n^{os} 2, 12, 14 et 16 comme identiques à certains de ceux que présente ouvertement de Sola Pool. Un autre sondage, le n^o 13, est à n'en point douter le même que l'on retrouve analysé par Rémi Gueyt dans *La mutation tchécoslovaque* (Paris, Éd. Ouvrières, 1969, pp. 183ss.). Probablement, ce ne sont pas là les seuls qu'une enquête moins rapide nous aurait permis de repérer. Alors pourquoi statuer dans l'introduction que : *In order to protect the original sources, the surveys are identified only by number and date, and by a brief description of the methods employed... No further information can be given, and the original materials cannot be published even in the United States* (!)

La frustration ressentie par le chercheur devant cet anonymat des sources est d'autant plus vive que le livre de Piekalkiewicz constitue un instrument de référence de tout premier ordre. Nul avant lui n'avait répertorié et analysé de façon aussi complète et détaillée les résultats des sondages malheureusement fantômes qu'il analyse. Son recueil vient accroître la somme de documentation disponible pour l'étude d'une crise politique majeure aussi généreusement commentée que souvent mal comprise. Cette expérience proprement socialiste n'est-elle pas cataloguée à l'Ouest, dans l'esprit des non-spécialistes, comme une manifestation